Si aujourd’hui j’ai imaginé le récit que vous allez lire, c’est que durant toute mon enfance, le soir, ma mère me lisait des contes où des aventures de toutes sortes. Ils m’ont donné le goût d’en écrire à mon tour, et j'ai imaginé dans le passé, une autre petite fille, une lointaine arrière grand-mère peut-être, avec une maman comme la mienne, passionnée de lecture, mais dans un contexte différent, qui aurait pu vous raconter cette histoire.

Par la fenêtre

Pendant vingt-sept années, Anne de Grandel fut ma mère. Durant vingt-sept ans, elle n'a jamais failli à son rôle maternel. Cela pourra paraître étrange car je suis née en 1822, à Paris, et, à cette époque, les femmes semblaient plus préoccupées par leur toilette que par leur progéniture.
Ma mère avait épousé très tôt M. de Grandel, riche avocat de dix-neuf ans son aîné et je naquis quelques années après leur mariage. Mon père ne s'intéressa plus à notre famille et ma mère n'eut bientôt plus que moi seule pour compagnie. Les trois premières années de mon existence, elle ne fut qu'une présence abstraite, mais dont la voix toujours douce et chaleureuse me rassurait et l'odeur délicate me réjouissait. Je garde précieusement le souvenir de ses longs cheveux bruns et soyeux tombant sur sa taille fine et lorsque je me perdais dans les froufrous de sa robe, ses longues mains fines et blanches me portaient alors sur ses genoux.
Lorsque je fus en âge de m'exprimer correctement, je m'étonnais de la profonde expression de tristesse que je lui voyais en permanence sur le visage; un enfant voit tout et malgré mes efforts pour l'amuser, je ne réussissais qu'à lui arracher de pâles sourires.
Je ne parlais jamais à mon père, et d'ailleurs, je ne parlais jamais à personne. Jusqu'à mes dix ans, je ne connus que Maman et notre servante, Sylvie. Ces deux femmes s'occupèrent de mes soins et de mon éducation, ainsi je vécus isolée de toute autre personne. Afin de combler ma solitude, Maman aimait à me conter mille et une histoires. Je garde un souvenir profond de ces escapades imaginaires car c'était les seules fois ou nous pouvions nous échapper et alors je la trouvais enfin heureuse.
Nous habitions au deuxième étage d'une maison d'aspect agréable, rue d'Artois, à Paris. L'appartement s'ouvrait sur la pièce principale aménagée en salon. Sur la droite, on trouvait la cuisine et le cellier qu'occupait Sylvie ; au fond, un couloir étroit menait aux chambres. Ma mère avait meublé toutes les pièces avec goût. Nous occupions principalement, Maman et moi, la chambre au bout du couloir. C'était la plus petite de toutes, mais aussi la plus chaleureuse. Le plancher était recouvert de parquet clair et les murs étaient d'un beige légèrement rosé. De nombreuses gravures y étaient accrochées, représentant des paysages divers comme un coucher de soleil sur la prairie, ou une balade en forêt au clair de lune. Sur le mur d'en face, s'étalait une grande bibliothèque regorgeant de contes pour enfants et d'histoires merveilleuses. Sous la fenêtre, une causeuse rose pâle nous accueillait souvent toutes les deux afin de nous entrainer dans nos rêveries habituelles.
Nous vécûmes de ces moments de bonheur jusqu'au jour ou je fus assez haute de taille pour découvrir par la fenêtre, la vie parisienne. Ce monde là me parut extrêmement grand et mystérieux : les seuls personnes et endroits que j'avais côtoyés, autres que ma mère, Sylvie et cette pièce, se trouvaient dans mon imagination et la réalité me parut bien différente de mon utopie.
Lors de mon dixième anniversaire, je décidai d'informer Maman de mon désir de connaître le monde extérieur. Elle se récria fortement, soutenant que la curiosité n'est pas une qualité acceptable chez une jeune fille, que j'aurai, un jour lointain, la possibilité de découvrir cette face impitoyable du monde, mais que pour aujourd'hui, les livres étaient bien suffisants pour m'instruire. Je compris alors que ma mère avait peur. Peur de la vie hors de cette pièce, peur des gens hors de cet appartement et peur d'un univers différent de celui qu'elle me contait dans ses romans.

Je me résolus donc à faire ma propre expérience , et, un après-midi ou elle était occupée a quelque ouvrage de couture et me croyant sous la garde de Sylvie, je me faufilai discrètement par la porte d'entrée que cette dernière avait négligemment laissée ouverte - la pauvre femme devenait sénile de jour en jour et ce n'est que par bonté d'âme que ma mère la gardait auprès de nous - je descendis les escaliers jusqu'à me retrouver dans la rue, face à cet univers inconnu et attrayant de nouveauté. N'étant jamais sortie de ces quelques pièces, chaque pas était pour moi une découverte, une réussite, comme un chaton qui ouvre les yeux et observe pour la première fois le monde qui l'entoure : un rien l'amuse, et une simple brindille est pour lui extraordinaire. C'était jour de marché, les gens criaient autour de moi et je me sentais minuscule comme une petite fleur au milieu d'une forêt. L'odeur des fruits et légumes de toutes sortes me parvenait ainsi que leurs couleurs éclatantes. J'étais enivrée par tant de vivacité et je me sentais alors bien loin de la chambre au fond du couloir. En face de moi, un boulanger, entouré par ses baguettes dorées dont le parfum appétissant me faisait saliver, hurlait toutes sortes d'injures sur son apprenti, un jeune garçon à l'air malicieux. Je compris bientôt que ce dernier s'était permis de faire du zèle devant une jeune cliente, oubliant ainsi de réclamer son dû. Il payait cher sa faute par une avalanche de postillons et de paroles désordonnées, ce qui ne l'empêchait pas de rire sous cape. Un vacarme derrière moi m'arracha à ce spectacle, c'était le bruit des sabots d'un cheval martelant le pavé. Je n'en avais jamais vu que dans les livres, et ce fut pour moi un émerveillement. Alors que j'observais, fascinée, les images de mes albums prendre vie devant mes yeux, deux fortes mains me saisirent à la taille brusquement. C'était Sylvie, qui, me portant sur son bras, courut à la maison et jusqu'en haut des escaliers en criant à tue-tête :

- Ne pleurez-plus Madame, elle est avec moi!

Je vis alors ma mère comme je ne l'avais jamais vue : Etendue sur l'un des fauteuils du salon, pâle, les larmes coulant de ses yeux agrandis par une telle expression de terreur que je me mis à sangloter dans les bras de la servante.

- Ma pauvre enfant, qu'as-tu fait? s'écria-elle d'une voix émue. J'ai eu bien peur quand Sylvie m'a dit que tu n'étais pas avec elle, et j'ai cru mourir quand, après t'avoir cherchée partout, j'ai vu que tu t'étais enfuie.

Elle me sera fort dans ses bras et je lui murmurai à l'oreille :

- Maman, toutes ces choses que l'on voit dans les livres, elles sont aussi belles en vrai, le savais-tu ? J'ai vu des chevaux, des gens bien réels et je voudrais que tu les vois aussi. Je voudrais que tu viennes avec moi comme si l'on entrait dans une image et qu'elle prenne vie autour de nous.

Après de longs mois et d'éternelles hésitations, et sur les conseils de Sylvie, Maman accepta enfin de sortir pour la première fois depuis si longtemps, et nous découvrîmes ensemble le monde dans sa plus criante réalité.

A daté de ce jour, les rapports entre ma mère et moi changèrent petit à petit. Les années passèrent, le sourire lui revint et elle finit par acquérir sa place dans la vie parisienne. De mon coté, alors âgée de quinze ans, je préférai vivre ma propre histoire plutôt que me plonger dans celles de mes romans. Bien que n'ayant pas fréquenté d'enfant étant petite fille, je soudais rapidement quelques amitiés durables et qui existent encore à ce jour. Je fis notamment la connaissance d'un fils de tailleur habitant la maison près de chez nous et nous devînmes vite inséparables. Ma mère, témoignant de son union ratée avec mon père n'approuvait pas cette relation.

Sans toutefois m'interdire de voir ce garçon, elle était constamment sur ses gardes et m'assaillait de ces conseils et recommandations que font toutes les mères à leurs filles, dans chaque pays et à chaque époque depuis la nuit des temps.

Il est vrai que, durant mon enfance, sa vulnérabilité ne fit pas d'elle une mère exemplaire. Sa plus grande faiblesse croyait-elle, était la crainte de me voir affronter le monde, mais ceci ne faisait que refléter sa propre angoisse et, durant dix ans, elle préféra combler ce manque social par l'amour infini qu'elle me portait. Ainsi, elle tenta de me créer un monde imaginaire parfait par les merveilleuses histoires qu'elle me contait. Plus tard, elle chercha encore à préserver ce lien unique qui nous unissait comme lorsqu'elle m'encourageait à me

confier pendant que les autres mères ne cherchaient pas à savoir ou se trouvait le bonheur de leur fille pourvu que les conventions de l'époque soient respectées. En me donnant la vie, elle s'est ouverte un jour à la sienne, et c'est main dans la main que nous avons progressé chacune vers notre propre voie. Au fil des années j'ai grandi, elle a grandi avec moi, a été présente à chaque étape de ma vie et toujours là pour me souffler à l'oreille les précieux conseils d'une mère.
En 1847, mon père mourut d'une pneumonie. Il ne nous laissa rien qu'une gigantesque fortune nous permettant de vivre aisément. Lorsque j'insinue qu'il ne nous laissa que cette fortune, j'entends par là, qu'il ne resta de lui aucun souvenir concret ou sentimental, aucun regret non plus car son absence perpétuelle ne nous permis pas de le connaître ni même de graver son visage dans nos mémoires.
L'ensemble de ses biens fut légué à ma mère qui aurait pu alors devenir l'une des femmes les plus en vue de Paris, mais son bon coeur et la simplicité de son âme lui firent renoncer à tout ces honneurs afin de rester auprès de sa seule famille, c'est à dire moi. Plus tard, elle fut atteinte de cécité, et nos rapports changèrent encore, dans la mesure où je devins ses yeux et nous formâmes une seule et même personne. Alors qu’avec le fils du tailleur nous projetions de nous marier, la maladie gagnait peu à peu ma mère et je sentis une partie de moi s'anéantir irrémédiablement, comme lorsqu'un feu s'éteint progressivement sans que l'on ait la possibilité de le rallumer ; il ne sert à rien de remuer les brindilles encore brûlantes, pourtant l'espoir nous incite à persévérer, mais en vain. Comment peut-on faire face à cette odieuse fatalité ?
Ma mère mourut le 22 Octobre 1849, un soir de pleine lune qui m'évoquait cette gravure, accrochée au mur de la pièce du fond, en face de la bibliothèque aux contes merveilleux. Aujourd'hui, je ne conserve que le souvenir de son amour inépuisable ainsi que la pensée qu'elle subsiste toujours en moi par l'héritage affectif qu'elle m'a transmis, et que je transmets aujourd'hui à ma propre fille, afin que Maman continue d'exister à travers les générations de femme en femme pour toujours.